

Miarka

Antoine de Meaux

Miarka



© Phébus / Libella, Paris, 2020.

© À vue d'œil, 2021, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0480-9

ISSN : 2555-7548

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

www.facebook.com/editionsavuedoeil

Pour Augustin, Honoré et Gabrielle



« Tout art digne de ce nom enseigne
inlassablement que le monde
repose sur l'individu. »

Aharon Appelfeld, *L'Héritage nu*.

« Je ne sais plus pleurer
et je suis seule... »

Denise Jacob, poème inédit,
septembre 1945.

Denise, Miarka. Lorsque je pense à elle, j'ai toujours en tête cette photographie datée de 1941 ou 1942. En tenue d'éclaireuse, elle hisse le drapeau de la troupe. Elle doit avoir dix-sept ans et, dans son profil très pur, une gravité se lit, qui tranche avec l'insouciance traditionnelle de la jeunesse. Il se dégage d'elle une impression de force intérieure, de droiture, qui va de pair avec une extrême solitude. C'était un peu avant qu'elle parte pour Lyon, loin de chez elle, loin de ses parents, de ses sœurs et de son

frère, pour entrer dans la clandestinité. Une mèche de ses cheveux est agitée par le vent, le drapeau claque. Et l'on repense à ces paroles d'Antigone, dans la tragédie de Sophocle : « Laisse-moi donc, moi avec ma folie, courir ce terrible risque. Je ne souffrirai rien de si terrible que la mort dans le déshonneur... » Parfois, elle laissait entrevoir une blessure inguérissable, une tristesse qui ne pouvait être consolée. Le sentiment de la vanité de toutes choses, la gloire, le bonheur humain. À quoi bon être heureux dans un monde qui a permis cela ?

Miarka, c'est d'abord le destin romanesque d'une fille de dix-neuf ans sous l'Occupation, à peine sortie du lycée, qui décide de ne pas se laisser faire. Dans les rues de Lyon, sur les routes de Bourgogne, elle a couru vers son risque. « Pour moi, dans ces années-là, le mot *patrie* a pris un sens très profond. On le comprend mieux lorsqu'on en est éloigné », confiait-elle à la fin de sa vie. En ce temps où nous nous interrogeons sur ce que nous sommes et ce que nous voulons être, il m'a semblé que cet itinéraire emblématique et peu connu, par la cruauté des épreuves traversées comme par la

grandeur des sacrifices consentis, demeurerait plus que jamais une source d'inspiration. Car ce destin ne se limite pas à la Résistance et à son prolongement, Ravensbrück. De son vrai nom, Miarka s'appelle Denise Jacob. Juste avant qu'elle ne soit plongée dans la nuit du camp, ses parents, André et Yvonne, ses frères et sœurs, Madeleine, surnommée « Milou », Jean et Simone (la future Simone Veil), ont été déportés comme juifs. Ni Yvonne, ni André, ni Jean ne sont jamais revenus. À travers le sort réservé à sa famille, le destin de Denise a donc été aussi la Shoah.

Miarka, c'était son nom de résistante, mais aussi celui que lui donnaient les camarades qui avaient été en déportation avec elle. De son passage chez les éclaireuses, Denise avait gardé ce totem, tiré d'un conte de Jean Richepin, *Miarka, la fille à l'ourse*, bien oublié aujourd'hui, qui met en scène une petite bohémienne. « Parce que j'allais souvent pieds nus, et que je faisais des taches sur mes vêtements », m'avait-elle dit. Quand je l'ai rencontrée pour la première fois, elle était

une élégante vieille dame en tailleur bleu, qui arborait à sa boutonnière la rosette rouge cousue sur galon blanc de commandeur de la Légion d'honneur. Je ne l'aurais pas formulé ainsi à l'époque, mais je l'avais trouvée extrêmement séduisante. Était-ce son visage, ses cheveux blancs autrefois blonds qui avaient gardé un éclat extraordinaire ? La bonté et la bienveillance dont elle faisait preuve envers chacun d'entre nous ? J'avais vingt-quatre ans. J'effectuais mon service militaire à la Fondation pour la mémoire de la déportation. Pour elle, comme pour l'ensemble des anciens déportés, la transmission de la mémoire, à l'heure où le soir tombait sur sa génération, était un enjeu capital. Un motif d'inquiétude aussi. En 1939, alors qu'il préparait déjà la « solution finale », Hitler a eu cette phrase terrible : « Qui donc parle encore aujourd'hui de l'extermination des Arméniens ? » Qui parlera, et comment parlera-t-on, quand les voix de ceux qui furent les témoins des camps se seront tues ?

Avenue de l'Observatoire, ses allées sages, ses promeneurs de chiens, son fantôme

mitterrandien, sa perspective royale en direction du Luxembourg, sa faculté d'histoire de l'art qui tient de la mosquée et de l'usine anglaise. C'est un quartier assez irréel, comme une image des Champs Élysées, les vrais, ceux de l'au-delà. Il y règne une paix un peu froide, immarcescible. Une fois mes dix mois de service militaire terminés, avec Denise, nous avons pris l'habitude de nous revoir régulièrement. Après avoir poussé la lourde porte à poignées de bronze, il fallait grimper les étages en empruntant, au choix, un ascenseur de bois à portes de fer qui cheminait en grinçant, ou un large escalier de pierre, capitonné de velours, qu'éclairaient des vitraux multicolores. Au quatrième, Denise ouvrait la porte et vous conduisait au salon, à travers un petit couloir. Circulaire, la pièce disposait d'une vue exceptionnelle sur le jardin du Luxembourg. Par la fenêtre, entre les écharpes de nuages qui s'effilochaient, on apercevait les tours de Saint-Sulpice, l'Opéra, Montmartre sur sa colline, des vols de mouettes, les fumées d'une ville au bivouac. J'appréciais beaucoup le couple qu'elle formait avec Alain Vernay, son

mari. L'œil vif, la voix acérée, c'était un homme élégant et précis. Suivant l'usage d'autrefois, ils se vouvoyaient, avec une immense affection. À l'heure du whisky vespéral, sur la moquette blanche et épaisse, chacun était assis dans sa bergère – Jack Daniel's pour lui, Denise, toujours un pur malt. Alors que le soir tombait sur Paris, nous parlions des livres, des films ; du passé, finalement, très peu, ou alors avec une infinie pudeur. On jetait un regard aux toiles qui nous entouraient comme des anges protecteurs, elles venaient toutes de la famille d'Alain, portrait de son père et de sa mère, portrait de lui, et Denise disait, non sans humour : « Chez les Jacob, on n'a pas de tableaux, mais on a des photos... »

Denise n'aimait pas parler de sa déportation. En 2004, elle a publié un livre très discret, à compte d'auteur, comme une confidence murmurée à elle-même et à ceux qu'elle aimait. Il s'intitule : *Une partie de moi-même*. Ce titre mystérieux, je me demande s'il ne faut pas le relier à une phrase de Charlotte Delbo, que Denise avait lue avec beaucoup d'attention.

« J'ai le sentiment que celle qui était au camp, écrit-elle dans *La Mémoire et les Jours*, ce n'est pas moi, ce n'est pas la personne qui est là, en face de vous. [...] Je vis dans un être double. Le double [du camp] ne me gêne pas, ne se mêle pas de ma vie. [...] Sans cette coupure, je n'aurais pas pu revivre¹. » *Une partie de moi-même* est un livre lacunaire. Un collage plutôt, des morceaux de souvenirs écrits à différentes époques, en 1945, dans les semaines qui ont suivi le retour, dans les années 1960, pour le livre témoignage *Les Françaises à Ravensbrück*² ou alors pour le bulletin des anciennes déportées, afin de rendre hommage à celles qui ne sont pas rentrées. « C'est un récit où il y a beaucoup de crayon, mais où il y a surtout la gomme », remarquait Alain Vernay. Pourtant, c'est en lisant *Une partie de moi-même* que l'on devine quelle résistante Denise a été. On y découvre sa vie clandestine à Lyon, pendant

1. Charlotte Delbo, *La Mémoire et les Jours*, Berg international, 1985.

2. Amicale de Ravensbrück et Association des déportées et internées de la Résistance, *Les Françaises à Ravensbrück*, Gallimard, 1965.

l'hiver 1943-1944. La solitude absolue qui fut son âpre royaume à ce moment-là, et que peu de ses camarades eurent à ce point en partage. La dernière rencontre avec les parents, ses sœurs et son frère, cachés à Nice, entre le 17 et le 22 mars 1944. La Résistance encore, la déportation à Ravensbrück ensuite, sous une fausse identité. La figure lumineuse de sa mère, Yvonne, qui ne la quitte jamais. Denise se méfiait des mots. Elle n'était pas sûre qu'on puisse leur faire confiance pour dire ce qui ne pouvait, au fond, pas se dire. Dès le retour, ses souvenirs du camp ont commencé à se dérober. La faim, pour ne citer que cette cause-là, produit des troubles de la mémoire. À *Libération*, en 1998, elle confie : « Ma tête se vide... et puis non. J'ai juste des flashes. » Il ne lui reste que « des bouts de film ». À d'autres moments au contraire, c'est comme si le reste de sa vie se diluait dans une sorte de flou : « Ma mémoire directe maintenant se limite au camp. » *Terra incognita* de ce passé pourtant si proche.

Et puis la faim, le froid, la fatigue, ces compagnons de chaque jour, eux aussi s'éloignent : « nous n'avons plus le souvenir